

Édouard Brasey

SANGUINES

Éditions du 123

*Cette histoire a commencé dans le sang et se terminera
dans le sang.*

L'Appel de l'ange, Guillaume MUSSO

Le sang parlera, le sang parle toujours.

Série Dexter, 2006-2013

Sanguine : famille de pigments aux tonalités qui vont de l'orange à l'ocre en passant par le marron. Extraits de l'hématite, ces pigments sont utilisés en peinture. Par extension, une sanguine qualifie un dessin au pastel, à l'eau ou au crayon à mine de plomb mélangés à ce pigment.

Cette histoire pourrait se terminer ainsi :

Eleni cherche à ouvrir les yeux. Ses paupières sont lourdes, son corps engourdi. Elle est incapable de faire un geste, elle a le cerveau dans du coton. Elle se force à réfléchir. Elle se sent si faible, à bout de force. Elle parvient à déplier ses cils. Une lumière frappe sa rétine. Ou plus exactement un halo indistinct. Tout est flou devant elle. Où se trouve-t-elle ? Dans sa chambre ? Elle accommode sa vision pour retrouver des repères familiers, le plafond, la fenêtre, le fauteuil dans un coin, mais il n'y a rien de tout ça. Elle réalise alors qu'elle n'est pas dans son lit. D'ailleurs, elle n'est même pas allongée mais assise, le dos calé contre quelque chose de dur. Elle cherche à bouger les bras. En vain. Les jambes. Pas d'avantage. Elle est comme paralysée. Elle a la tête qui tourne. Elle est lasse, si lasse... Puis elle commence à distinguer des formes, des contours, des couleurs. Elle lutte contre l'irrépressible besoin de se livrer au néant, de se noyer dans ce sommeil aussi profond que l'océan. Elle pressent qu'elle ne pourrait pas en revenir.

Une baignoire. Oui, le lieu où elle est assise ressemble à une baignoire. Ou à une vasque, ou plus exactement un bassin. Mais il n'y a pas d'eau, uniquement ce carrelage froid qu'elle sent sur son corps. Elle réalise alors qu'elle est nue. Si elle ne peut pas bouger, c'est parce que ses membres sont entravés. Ce n'est pas tout : un cathéter est planté sous l'aisselle de son bras droit. Une tubulure y est raccordée, remplie d'un liquide vermeil. Il passe par une pompe qui aspire son sang goutte à goutte avant de le déverser dans le fond du bassin. Une autre tubulure est reliée à sa veine jugulaire, infiltrant dans son cou un fluide incolore. Eleni sent la panique l'envahir. Elle veut crier mais aucun son ne s'échappe de sa gorge nouée. Elle comprend la raison de cette langueur extrême : elle est en train de se vider de son sang. Gagnée par le froid et la terreur, elle

claque des dents, sa peau se hérissé. Comment s'est-elle retrouvée là ? Elle a du mal à retrouver ses souvenirs. Sans doute l'a-t-on droguée. Ses forces l'abandonnent. Elle ne pourra pas tenir longtemps ainsi. Elle sait qu'elle va mourir. Une mort douce et lente contre laquelle elle ne peut rien. Elle tourne la tête pour résister à la somnolence qui la gagne et aperçoit un autre corps à côté d'elle, avec le même dispositif et dans une posture identique à la sienne. Il a lui aussi perdu beaucoup de sang et se trouve dans le même état comateux. Elle ne sera donc pas seule à mourir. Une bien maigre consolation. Elle voudrait avoir la force de se dresser, d'arracher ces minces tuyaux qui aspirent sa vie, d'appeler à l'aide. Mais la pièce où elle se tient est hermétiquement close, sans aucune issue sur l'extérieur. Qui pourrait venir la sauver, d'ailleurs ? Personne ne sait qu'elle est ici. Personne, sauf son assassin. Elle l'a reconnu, c'est lui qui se trouve à côté d'elle. Et c'est son sang qui se mêle au sien dans le fond de la vasque. Le bourreau et sa victime se rejoignent jusque dans la mort. Vaincue, elle referme les yeux. Son esprit s'emplit d'ombre.

Trois jours plus tôt, son histoire commençait comme ceci :

LUNDI

1

Salle d'information et de commandement de la Préfecture de police de Paris, île de la Cité, 0 h 15

Eleni Kokino rajusta son casque sur les oreilles et prit un nouveau correspondant.

— Police-Secours, j'écoute...

— Allo ? Je suis bien au commissariat ?

— Vous êtes à la Préfecture de police. Je vous écoute...

— J'ai composé le 17. J'ai hésité avec le 18. Je ne savais pas trop.

— Le 18, c'est le numéro d'urgence des sapeurs-pompiers, madame. Pour quelle raison appelez-vous ?

— C'est rapport à mon chat. Je ne l'ai pas vu de la journée. Et il n'a pas touché à sa gamelle. Il lui est arrivé quelque chose...

Eleni réprima un soupir. Depuis quelques semaines, on l'avait affectée à la permanence téléphonique du 17, située au deuxième sous-sol de la préfecture de police. Après avoir été admise à l'École nationale supérieure de police de Cannes-Écluse six mois plus tôt, elle accomplissait son stage en alternance à la Direction de la sécurité de proximité de l'agglomération parisienne en tant qu'officier de police stagiaire. Au bout d'un an, si ses supérieurs jugeaient qu'elle faisait l'affaire, elle serait titularisée avec le grade de lieutenant de police. Flic à part entière. Bien sûr, en tant que « bleue », on ne risquait pas de lui confier des missions de terrain trop complexes. Comme la plupart de ses collègues, elle faisait ses premières armes au standard téléphonique où étaient dirigés les communications du 17 provenant de Paris et des trois départements de la petite couronne. Des appels au secours, des cambriolages, des rixes, mais aussi des messages loufoques tels

que celui-ci, auxquels il fallait tout de même répondre en gardant son calme. Un jour, un vieux monsieur avait même appelé pour savoir s'il devait avancer ou reculer son horloge au passage de l'heure d'été. Alors un chat égaré, c'était dans la bonne moyenne. Eleni rassura la dame éplorée par l'absence de son matou et raccrocha. Elle se dégourdit les doigts et consulta rapidement sa montre. 0 h 20. Les aiguilleurs de l'information opérationnelle – des téléopérateurs ayant reçu une formation préalable de deux semaines sur les équipements de transmission et les nouvelles technologies – étaient astreints aux trois-huit.

Eleni commençait cette semaine dans l'équipe de nuit. Entre minuit et 6 heures du matin elle allait devoir écouter toutes les misères humaines, petites ou grandes. La grande salle où elle se trouvait avait des allures de sous-marin ou d'aquarium. Un lieu clos et sécurisé, sans ouverture, où se déversait virtuellement la violence du monde extérieur. Plusieurs rangées de pupitres alignés les uns derrière les autres, équipés chacun de trois écrans et de cinq ordinateurs tactiles, d'un téléphone et d'un micro. Au mur, une horloge et un poste de télévision branché en permanence sur une chaîne d'information en continu.

Autour d'elle, ses collègues se farcissaient la même corvée. Parfois des vétérans, mais la plupart du temps des jeunots. La petite vingtaine, l'âge où l'on croit encore qu'il est possible de changer le monde, de défendre les victimes et de punir les méchants. L'âge des grandes vocations. Uniquement des mecs baraqués, le cheveu ras, gonflés à la testostérone et nourris au MacDo. Eleni détonnait nettement au milieu de ces beaux gosses qui avaient à peine du poil au menton. D'une part elle était la seule fille, même si le métier de flic faisait de plus en plus d'adeptes dans la gente féminine, d'autre part elle avait dépassé la trentaine et avait eu une autre vie avant d'entrer dans les forces de l'ordre. Une vie qu'elle préférait oublier. Ensuite, son accent témoignait de ses origines grecques. Elle était née à Paris, avait vécu quelque temps à Athènes après ses études d'où elle n'était revenue que trois ans plus tôt. Grecque par son père et française par sa mère, elle avait la double nationalité et à ce titre avait pu postuler pour devenir officier de police sur le territoire français, avec contrat d'engagement d'une durée minimum de cinq ans au service de l'État. Enfin, il y avait ces gants blancs qu'elle portait en permanence et qui

intriguaient tant ses collègues. Au début, ils l’avaient charriée, mais elle avait fait comme si elle n’entendait pas, alors ils n’avaient pas insisté. Après tout, chacun est libre de s’habiller comme il l’entend. Lorsqu’elle portait l’uniforme, comme cette nuit, cet accessoire ne choquait pas trop. Mais en civil, c’était plutôt étrange.

Il ne s’était pas passé vingt secondes avant qu’un nouvel appel s’affiche sur l’écran du PC. Eleni le prit aussitôt.

— Police-Secours, j’écoute...

Au bout du fil, une respiration forte. Parfois, les gens qui composent le numéro d’urgence sont en état de choc et ne parviennent pas à articuler la moindre syllabe. Eleni savait cela. Durant ses heures de formation à l’ENSP, on lui avait enseigné comment réagir en conformité avec le projet Pégase¹ destiné à améliorer les services rendus par le 17. Rassurer, maintenir la communication, encourager à parler. Un peu comme chez SOS Amitié. Sauf qu’ici, les situations étaient souvent plus graves et le temps compté. Aux heures de pointe, il y avait un appel toutes les douze secondes. Il fallait savoir gérer l’urgence sans bâcler les conversations.

— Vous avez demandé la police. Quelle est la raison de votre appel ? Êtes-vous en danger ? Je suis à votre écoute, parlez.

Évidemment, le silence ne devait pas durer trop longtemps. Parfois, des petits malins s’amusaient à composer le 17 juste pour le plaisir. Ils finissaient par ricaner, proférer une insulte avant de raccrocher. Il s’agissait bien entendu d’appels masqués. Dans le passé, les appels anonymes étaient composés depuis des cabines publiques. À partir du 1^{er} janvier 2018, celles-ci avaient été supprimées, remplacées toutefois à certains endroits par des *phone booths* anglais recyclés en boîtes à livres. La nostalgie était toujours là, mais la fonction avait disparu.

Le numéro qui s’affichait sur l’écran provenait d’un café du I^{er} arrondissement ouvert la nuit. Certains bistrotiers mettaient encore des postes téléphoniques à la disposition de leur clientèle à condition de consommer. La dernière façon de téléphoner lorsqu’on n’avait pas de portable. Ou lorsqu’on ne souhaitait pas laisser de trace.

¹ Pilotage des événements, gestion des activités et sécurisation des équipages.

— Si vous ne répondez pas, je vais être obligée de mettre fin à la communication, avertit Eleni.

C'était conforme à la procédure ; il fallait donner une dernière chance à l'interlocuteur muet avant de raccrocher.

— Non... Attendez... Je viens de voir... une chose bizarre... Je ne sais pas trop ce que c'est... Dans le doute, j'ai préféré appeler la police.

La voix était indistincte, feutrée, comme si la personne au bout du fil avait placé un morceau d'étoffe contre l'appareil pour éviter d'être reconnue. De fait, il était impossible de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, d'une personne jeune ou âgée. Plutôt louche, comme comportement. Sans doute un mytho, comme il y en a tant. Mais il fallait s'en assurer.

— Pouvez-vous être plus précis ? Qu'avez-vous vu exactement, et à quel endroit ?

— Eh bien... C'est dans les jardins du Palais-Royal... Sur l'une des colonnes de Buren... Il y a... une statue... Enfin, cela ressemble à une statue.

Eleni leva légèrement les sourcils. Un témoin indistinct qui avait vu ou cru voir une statue posée en pleine nuit sur une colonne de Buren... Cela sentait la fumisterie à plein nez. À moins qu'il ne s'agisse d'un pari idiot du style : « Chiche que je fais déplacer les flics pour rien ! »

— Pouvez-vous décrire cette statue, je vous prie ?

— Eh bien... Elle ressemblait à une statue grecque... Vous savez, ces divinités qu'on trouve dans les musées... Un buste de femme avec un drôle de casque hérissé de pointes sur la tête. Elle avait aussi un bouclier et portait une lance dans la main droite.

Eleni se mordit la lèvre inférieure. Spontanément, le nom d'une déesse grecque surgit dans son esprit. Un nom qu'elle avait cru pouvoir effacer de sa mémoire. Ce n'était pas possible. Le hasard était trop grand.

— Pouvez-vous me décrire cette statue plus en détail ? Y avait-il des motifs sur le bouclier ?

— Il faisait nuit... Mais enfin, j'ai cru voir des dessins de femmes armées. Vous savez, celles qu'on appelle les Ama...

— Les Amazones.

Eleni sentit un grand froid la saisir. La description qu'elle venait d'entendre lui évoquait une statue qu'elle ne connaissait que trop bien.

— Mais ce n'est pas le plus étrange, poursuivit la voix. Ce qui m'a surpris, c'est que cette statue semblait faite de chair.

— De quoi ? cria Eleni, attirant brièvement l'attention de ses confrères qui revinrent aussitôt à leurs conversations.

— Je ne sais pas comment dire ça autrement. Elle était si criante de vérité qu'elle semblait *humaine*. Vivante. Sauf qu'elle ne bougeait pas et que son corps s'arrêtait au niveau du buste. Ça m'a donné des frissons dans le dos... C'est pour ça que j'appelle.

Eleni fit un effort pour se reprendre.

— Pourriez-vous décliner votre identité, je vous prie ?

— Non... J'ai... J'ai juste voulu vous alerter, c'est tout.

Le correspondant raccrocha aussitôt. Évidemment, il n'allait pas donner son nom après avoir pris tant de précautions pour demeurer dans l'ombre. Quoi qu'il en soit, il fallait réagir vite.

Eleni envoya aussitôt une patrouille sur les lieux pour contrôler les assertions du témoin mystérieux. Intérieurement, elle pria pour qu'il ne s'agisse que d'une mauvaise farce.

Tu peux être content de moi. J'ai agi en tous points comme tu l'aurais fait si tu avais encore l'usage de tes membres. J'ai repéré le bar plusieurs heures à l'avance. Genre vieux bistrot conservé dans son jus, avec cabine téléphonique au sous-sol. À l'ancienne, à côté des toilettes. Tu sais à quel point je déteste avoir des gens autour de moi lorsque je téléphone. Surtout pour ce coup de fil-là, où il me fallait une tranquillité absolue. J'ai poussé la porte du troquet et jeté un coup d'œil à l'horloge suspendue au-dessus du comptoir. Minuit. J'étais dans les temps. « Un café et un jeton, je vous prie », j'ai dit. Le patron s'est exécuté sans un mot. Muet et discret comme une tombe. Comme toi.

En bas, le combiné était accroché au mur, comme dans les polars français des années soixante. J'ai glissé mon jeton et composé le 17. « Police-Secours, j'écoute... » Une voix d'homme. J'ai raccroché et refais le numéro. Une fois, deux fois, trois fois. J'avais tout mon temps. Elle finirait bien par répondre, je me suis dit. Je savais qu'elle était de permanence cette nuit. « Police-Secours, j'écoute... »

Cette fois, c'était bien elle. J'aurais reconnu sa voix entre mille. Une belle voix de gorge, avec cet accent si reconnaissable. Genre Mélina Mercouri quand elle était jeune. J'ai respiré fort. Comme un coureur essoufflé par sa course. Simple mise en condition. Je voulais qu'elle soit attentive à ce que j'allais dire. Quand elle a menacé de raccrocher, j'ai commencé à lui parler. Elle ne risquait pas de me reconnaître. Quand je prends ma voix neutre et blanche, personne ne peut savoir qui je suis. Pas même elle. Tu appelais ça ma voix d'outre-tombe, tu te souviens ? Je sais bien que oui, même si tu ne peux pas répondre. Tu ne peux même pas opiner du chef. Mais je te connais suffisamment pour savoir ce qui se passe par la tête. Ton corps est figé dans un fauteuil mais tu peux

encore écouter et comprendre ce que je te raconte. Pour ton propre malheur, et mon plus grand plaisir.

Lorsqu'elle a commencé à me demander des précisions sur ce que j'avais vu et qu'elle a évoqué d'elle-même les Amazones, j'ai su qu'elle était ferrée. Elle n'allait pas lâcher l'affaire de sitôt. Elle était trop concernée. J'ai souri, puis j'ai raccroché. Mission accomplie. C'était terminé pour ce soir. En haut, le café que j'avais commandé était froid. Je l'ai bu quand même et jeté quelques pièces sur le comptoir. Le patron n'a même pas levé les yeux vers moi. Brave gars. S'il avait su ce que j'avais fait et ce que je m'apprêtais encore à faire, il aurait été un peu moins discret. Quand il lira les journaux, demain, il n'imaginera sûrement pas que cette nuit, sans le vouloir, il aura été mon complice. Tout comme Eleni sera le témoin privilégié de mon œuvre avant de devenir à son tour mon œuvre ultime. Mon chef d'œuvre.

Palais-Royal, 0 h 25

La voiture de police, une e-Golf électrique à la carrosserie blanche et noire, vint se garer devant le Palais-Royal, toutes sirènes hurlantes. Deux gardiens de la paix en uniforme en descendirent avant de se rendre dans la cour d'honneur du bâtiment où se trouvait les *Deux Plateaux*, l'œuvre d'art à ciel ouvert créée par Daniel Buren en 1986. Ce projet d'avant-garde tranchait avec le cadre classique du Palais et de la Comédie-Française dont certaines salles de répétition se trouvaient en-dessous. Jugé provocateur et trop moderne, il avait fait polémique à l'époque. Une véritable bataille d'Hernani s'était déclenchée, opposant partisans de l'œuvre et opposants farouches qui multiplièrent procès et actions de toutes sortes pour empêcher sa réalisation ou plus tard la détruire. Ayant mal supporté l'usure du temps, les *Deux Plateaux* ont dû être entièrement restaurés, jusqu'à sa réouverture en 2010.

L'accès en était interdit après 23 heures en été. L'appel avait été passé au 17 plus d'une heure plus tard. Le témoin supposé était donc sur place au moment de la fermeture, alors qu'il n'y avait plus personne. Les gardiens n'avaient sans doute pas eu le temps de faire leur ronde et de signaler l'hypothétique statue.

— Elle est où, cette statue ? demanda le gardien de la paix Lampion.

— Ça, on ne nous l'a pas dit, mais je suppose qu'on doit la voir de loin, répondit le sous-brigadier Bergamotte.

— Moi, j'ai jamais compris pourquoi on a autorisé la construction de ces machins. C'est hideux.

— C'est Mitterrand. Il aimait bien enlaidir Paris. Il a remis ça deux ans après avec la Pyramide du Louvre ; je m'en souviens encore. Je préférais Valéry.

— C'était pas mieux sous Giscard. C'est tout de même lui qui a inauguré Beaubourg.

— Bon, c'est pas le sujet du jour et on n'est pas sur Arte. Tu vois quelque chose, Lampion ?

Devant eux s'étendait l'alignement des deux cent soixante cylindres tronqués en marbre de carrare et en marbre des Pyrénées, à rayures blanches et noires, répartis en damier sur les trois mille mètres carrés de la cour. Celle-ci était plongée dans l'ombre mais le halo de la lune permettait de distinguer les contours des colonnes qui semblaient avoir été sciées à leur base.

— Ça ressemble plus à des ruines qu'à de l'art, reprit Lampion.

— C'est ça, l'art contemporain, rétorqua le sous-brigadier Bergamotte. Même quand c'est neuf, c'est déjà usé.

— Et puis à quoi ça rime ces plots sur lesquels il n'y a rien ?

— Ben justement, un petit malin a eu l'idée d'y placer une statue, à ce qu'il semble. Tiens, là-bas !

On distinguait dans la pénombre, sur l'une des colonnes située au milieu de la cour, une forme figurant un buste de femme. Les policiers s'approchèrent en silence, braquant leurs lampes torches devant eux, médusés par cette apparition incongrue. De près, on voyait plus nettement la silhouette. Un tronc, plus exactement, posé sur la colonne et entièrement nu, les seins généreux et le ventre rebondi, le visage très pâle aux yeux grands ouverts, le crâne surmonté d'un étrange casque, une lance et un bouclier à ses côtés.

— Merde, alors ! C'est pas courant une affaire comme ça ! fit Lampion. C'est quoi ? Une exposition sauvage ? Il y a des artistes qui font ça pour se faire connaître. J'ai vu un reportage à la télé à ce sujet.

— En tout cas, c'est vraiment réaliste comme sculpture.

— Et elle est bien foutue, en plus. Tu as vu les nibards ?

— Et le ventre. On dirait qu'elle est enceinte.

— C'est quoi comme matière ? C'est pas de l'argile, ni du marbre.

Les deux hommes faisaient le tour de la statue à pas lents, tels des archéologues découvrant un artefact rarissime ou les

vestiges d'une civilisation disparue. Le sous-brigadier fut le premier à oser tendre la main pour effleurer la surface lisse du ventre projeté en avant.

— C'est doux, constata Bergamotte. Ferme et souple. Je sais pas ce que ça peut être comme matière. De la cire, peut-être ? En tout cas, ça ressemble vraiment à de la vraie peau.

Lampion se décida à caresser à son tour la main sur le corps pétrifié, s'attardant sur la poitrine.

— Je sais ce que c'est, chef. De la silicone. Les Japonais et les Chinois l'utilisent pour fabriquer des *sex dolls*. Des poupées sexuelles, quoi. Ça coûte un bras, ces trucs-là. J'ai vu un reportage à...

— ... la télé. Dis-moi, tu la regardes souvent la télé, on dirait.

— Quand j'ai le temps. Mais c'est la première fois que j'en vois une en vrai, de ces poupées. Et que je peux la toucher.

— Calme-toi. Oublie pas que tu es en service. Bon, on va faire notre rapport au CIC et on rentre à la maison. Ils en feront ce qu'ils veulent de cette poupée. Peut-être bien qu'ils vont la laisser là. Après tout, c'est joli comme décoration.

— Et c'est plus sexy que les colonnes de Buren toutes seules... Oh ! Attends une minute.

Le gardien de la paix pointa sa lampe sur l'arrière de la statue, au niveau de la colonne vertébrale. Il repéra une sorte de boutonnière faite de fils entrelacés. Il posa la main dessus, puis la retira aussitôt.

— Merde ! C'est quoi, ça ? On dirait des points de suture !

Le sous-brigadier se pencha à son tour pour examiner de plus près les cicatrices.

— Putain ! C'est pas une poupée de cire !

Il aspira une bouffée d'air avant de lancer, sidéré :

— C'est une vraie femme !

Avenue de l'Opéra, 6 h 15

Le commandant Antoine Peretti, de la Direction générale de la police judiciaire, roulait dans un Paris désert. À 6 heures du matin, au mois d'août de surcroît, on était à l'abri des embouteillages. Faible consolation lorsqu'on a été réveillé à l'aube par un coup de fil intempestif de son chef, le commissaire Wens, de la Brigade criminelle. Toujours concis, sans un « bonjour » ni un « au revoir », mais usant d'un ton goguenard bien peu en rapport avec les nouvelles macabres qu'il annonçait généralement à ses interlocuteurs, surtout à ces heures impossibles.

— Peretti, va faire un tour au Palais-Royal, une surprise t'y attend. Un joli crime bien enveloppé, avec un mode opératoire assez original. Je ne t'en dis pas plus. Allez, file, la scientifique est déjà sur place.

Il avait raccroché aussitôt. Peretti avait pesté, juré, tout en enfilant un jean et une chemise à peu près blanche qui traînaient près du lit. Il avait passé son dimanche soir à déguster de vieux whiskies avec son copain Élie, un scénariste qui l'avait contacté deux ans plus tôt pour un projet de film sur les bavures policières. Le film ne s'était pas fait pour des raisons financières, ou de censure, on ne savait pas trop, mais ils étaient restés potes, unis par une passion commune pour les liqueurs fortes. La veille, ils avaient terminé leur tour d'horizon des alcools d'Écosse par un *Octomore*, un Islay réputé pour être le whisky le plus tourbé du monde. Bouteille à 300 €, tout de même.

— Ce sont mes étudiants en scénar qui me l'ont offerte en fin de stage, s'était justifié Élie. On va la boire à leur santé.

Le whisky était bon mais tapait fort à l'arrière du crâne. Antoine s'était jeté en travers de son lit vers 2 heures en imitant le son de la cornemuse avec sa bouche. Il n'avait dormi que quatre heures et se trouvait encore sous l'effet des vapeurs éthyliques quand son chef l'avait appelé. Il avait soufflé dans la paume de sa main pour sentir son haleine qui fleurant les relents de *haggis*². Pas le temps de se brosser les dents. Pas grave. Quand on a rendez-vous avec de la viande froide, inutile de se mettre sur son 31 ou de se parfumer les dessous de bras. Les morts s'en fichent bien et ils puent autant qu'un flic célibataire ayant passé avec difficulté la cinquantaine, encore à moitié bourré un lundi matin. Bon, il devait bien avouer que ça lui arrivait un peu trop souvent. Depuis l'affaire qui avait failli lui coûter sa place, il était en permanence d'une humeur massacante. Et il picolait trop. Un psy aurait pu y voir une relation de cause à effet et l'aider à faire son deuil du passé, mais les flics ne voient pas de psys. Ils gardent tout pour eux. C'était du moins la position de Peretti, et il n'était pas près d'en changer.

En chemin, il s'était arrêté devant un distributeur automatique qui avait craché en renâclant un liquide brunâtre dont la prétention usurpée était d'être du café arabica. Nettement moins bon que l'*Octomore*, mais plus adapté à la situation. Il lui manquait juste l'aspirine. Il en aurait bien croqué quelques comprimés en guise de petit déjeuner. Tant pis. Il en serait quitte pour entendre Big Ben résonner dans son crâne. Tout ça, c'était de la faute à Élie.

Il descendit l'avenue de l'Opéra, aussi vide que son cerveau. Le Palais-Royal était à deux pas. Alors qu'il portait le gobelet à ses lèvres et s'apprêtait à absorber une gorgée de ce café imbuvable, un vélo déboucha de la rue Molière et lui coupa la route. Peretti pila, ce qui eut pour effet de projeter une partie du liquide bouillant sur sa chemise et son pantalon.

— Putain ! Merde ! Bordel !

Le policier égrena ainsi un long chapelet d'injures à l'attention du, ou plutôt de la cycliste responsable de cet incident vestimentaire, mais cette dernière continua son chemin sans prêter attention à ce qui l'entourait. Une brunette vêtue d'un jean troué et d'un pull informe, une casquette sur la tête et les mains gantées de blanc. Peretti se dit que ce n'était

² Panse de brebis farcie, plat traditionnel écossais.

décidément pas son jour. Son crâne jouait de la grosse caisse, sa bouche était pâteuse, et à présent sa chemise et son falzar étaient auréolés d'une large tâche marron. Il s'était brûlé, en plus. Il n'y avait pas un chat à Paris et il avait fallu qu'il tombe sur une fille ne respectant pas la priorité. Avant de reprendre sa route, Peretti extirpa un mouchoir de sa poche et tenta vainement de réparer les dégâts.

— Eh merde ! répéta-t-il.

Eleni pédalait avec entrain. Elle emprunta la rue Molière pour rejoindre le bas de l'avenue de l'Opéra. Au passage, elle frôla une voiture qui roulait en plein milieu. Même au petit matin, les automobilistes parisiens étaient des dangers publics. Ils croyaient avoir tous les droits et ignoraient complètement les deux roues et les piétons. Encore un peu et ce chauffard la renversait. Elle ne lui accorda aucun regard et fila en direction du Palais-Royal.

La nuit précédente, la patrouille avait rappelé pour indiquer que la statue plantée sur la colonne de Buren était en réalité un corps humain, ou tout au moins une partie de corps. Le tronc et la tête. Bras et jambes avaient disparu. Un buste macabre, maquillé en statue antique. Eleni avait dû attendre la fin de sa permanence à 6 heures avant de pouvoir se rendre sur les lieux. Elle n'était pas repassée chez elle, elle avait juste troqué son uniforme pour ses vêtements civils dans le vestiaire. Évidemment, elle n'avait aucun ordre de mission. Elle n'était qu'un simple officier de justice stagiaire, tout juste apte à répondre au téléphone ou classer des dossiers. Pour aller sur le terrain, il fallait attendre d'avoir la qualité d'officier de police judiciaire. Elle savait très bien qu'elle outrepassait ses fonctions en s'immisçant dans une enquête en cours. Si cela se savait, elle risquait de se faire méchamment remonter les bretelles, voire de se faire exclure de l'École de police. Mais elle ne pouvait pas agir autrement. Cette histoire de statue humaine la concernait. Elle la concernait même directement.

Les abords du Palais-Royal étaient protégés par un cordon de police. Un jeune agent en faction interdisait l'accès aux personnes non accréditées. Eleni mit pied à terre et lui flanqua son vélo dans les bras.

— Mademoiselle, vous n'avez pas le droit de...

Eleni n'avait pas encore son badge de police ; à défaut, elle agita d'une main sa carte d'élève officier stagiaire sous le

nez du jeune gardien de la paix, avant de la ranger immédiatement dans sa poche.

— Je vous le confie, prenez-en bien soin. De toute façon, je l'ai équipé d'un traceur GPS. À Paris, c'est indispensable. Si on me le vole, je saurai le retrouver grâce à ça...

Elle exhiba fièrement une clé électronique, puis franchit le cordon avec une telle assurance que le flic n'osa pas la rappeler. Elle se dirigea directement vers la cour d'honneur. La police scientifique avait sécurisé le périmètre depuis la nuit précédente et achevait de récolter les indices. Un attroupement massé au centre de la cour indiquait clairement l'endroit précis où le corps avait été découvert. Eleni s'approcha résolument, luttant contre l'angoisse qui lui tordait le ventre. Elle espérait encore qu'il s'agissait d'une méprise, que dans sa confusion, le témoin qui avait appelé le 17 s'était trompé dans ses descriptions, que tout cela n'était qu'un cauchemar dont elle allait s'éveiller.

Le buste avait été retiré de la colonne et était allongé à terre, posé sur une bâche. Le médecin légiste procédait aux premières constatations. Eleni sentit les battements de son cœur s'accélérer. Elle jeta un regard vers la dépouille et refreina un cri. Elle connaissait la victime, enfin, seulement le prénom : Peggy. Elle l'avait croisée à plusieurs reprises dans le groupe de parole où elle s'était inscrite à son retour de Grèce. Pire, elle avait reconnu la statue qu'elle était censée reproduire et dont la seule évocation suffisait à la terroriser : Athéna Parthénos.

Antoine Peretti gara sa voiture de fonction banalisée en travers de la rue Saint-Honoré. Un jeune flic, une main posée sur un guidon de vélo, le regardait avec des yeux ronds.

— Monsieur, l'accès est interdit !

Peretti se contenta de lui jeter les clés de sa voiture comme il l'aurait fait à un simple voiturier, tout en exhibant sa carte tricolore. Puis il pénétra dans l'enceinte sécurisée de la galerie Montpensier. Ce n'était pas le moment de le contrarier. Il avait par nature un caractère bougon, mais aujourd'hui il était d'une humeur massacrate. Le premier qui s'aviserait de lui chercher des poux dans la tonsure en ferait les frais. De loin, il reconnut le légiste. Le docteur Borrel. Un rouquin barbu un peu replet qui fumait la pipe en permanence, surtout lorsqu'il tripotait les macchabées et procédait aux autopsies. Il affirmait que l'odeur du tabac couvrait celle de la mort et des

tissus en décomposition, ajoutant que cela l'aidait également à se concentrer. Lorsqu'on lui faisait remarquer qu'en se comportant ainsi il contrevenait aux réglementations modernes qui interdisaient le tabac dans la plupart des lieux publics, il rétorquait avec superbe que Freud n'aurait jamais inventé la psychanalyse si on l'avait privé de ses chers cigares. Même si cet argument était à l'évidence tiré par les cheveux – Borrel n'était pas plus psychanalyste que Freud n'était légiste –, il suffisait à couper court à toute objection.

Peretti reconnut la fille qui lui avait grillé la priorité quelques instants plus tôt. Elle semblait pétrifiée. Qu'est-ce qu'elle fichait là ? Le commandant choisit de l'ignorer complètement. Il brûlait d'envie de passer ses nerfs sur elle mais il n'était pas là pour ça.

— Alors, Borrel, qu'est-ce qu'on a ?

Le médecin se redressa, tira sur sa pipe tout en se grattant la barbe, signe chez lui d'une intense réflexion.

— J'avoue n'avoir jamais été confronté à un cas pareil. Les bras et les jambes ont été sectionnés et le corps entièrement vidé de son sang. On y a ensuite inoculé un liquide destiné à retarder la décomposition et à conserver les chairs en bon état. Ah ! Encore un détail. La victime était enceinte de sept mois.

— Et le fœtus ? interrogea Peretti.

— Mort, évidemment. Bien qu'on ait déjà vu des fœtus survivre plusieurs heures au décès de leur mère. Mais là, non. Autre chose : la victime a subi récemment une intervention de chirurgie esthétique.

— Elle s'est fait refaire le nez ?

— Non, augmentation mammaire.

Le commandant jeta un regard connaisseur en direction de la poitrine de la trépassée.

— Joli travail. Un lien avec le mode opératoire ?

Le légiste teta le tuyau de sa pipe.

— Pas que je sache. À part la précision du geste chirurgical. Si ce n'est que les opérations destinées à améliorer le physique des femmes s'interrompent généralement avant l'ablation des membres.

Peretti interrogea le médecin du regard. Il ne savait jamais si ce dernier était sérieux ou s'il pratiquait une forme d'humour noir. Le visage impavide du praticien ne lui fournit aucune réponse. Il n'insista pas et enchaîna :

— Une idée de l'heure de du décès ?

Le médecin frappa sa pipe contre le talon de sa chaussure pour en extraire la cendre puis entreprit de la bourrer à nouveau en extirpant une blague de sa poche.

— Difficile à dire. Les produits injectés dans la dépouille empêchent une datation précise. Cela peut remonter à quelques heures, ou quelques jours. C'est un peu comme si la victime avait été momifiée.

Peretti réprima un haut-le-cœur. Un effet de la biture de la veille ou la vision d'une femme transformée en personnage du musée Grévin. Ou les deux à la fois. Il désigna le visage étrangement doux et serein.

— Cela a dû être horrible d'être charcutée comme ça. Pourtant, elle paraît apaisée. Comme si elle était morte en paix, sans souffrir.

Le légiste ralluma sa pipe à l'aide de son briquet Zippo.

— J'ai remarqué une perforation au niveau du front. Je pense que l'agresseur s'est servi d'un pistolet à projectile captif, de ceux qu'on utilise dans les abattoirs pour assommer et paralyser les bêtes en leur ôtant toute sensation de douleur avant de les abattre. Cette pratique n'est pas due à un souci d'« humanité », mais elle évite que le stress engendré par la souffrance injecte des toxines dans le sang de l'animal et rende la viande impropre à la consommation. La victime a été assommée de la même façon. Ce n'est qu'après qu'elle a été exsanguinée, puis en partie dépecée. En fait, elle n'a pas été tuée à proprement parler. Elle était inconsciente au moment où elle s'est vidée de son sang. La mort est survenue au cours du processus.

Peretti se pencha vers le front de la victime.

— Oui, je vois la perforation. Elle est recouverte d'un dessin. On dirait un symbole.

— Oui, mais j'en ignore la signification.

— C'est un labrys, intervint Eleni. La double hache des Amazones.

Peretti se tourna vers elle, agacé.

— Vous voulez bien me dire qui vous êtes et ce que vous faites ici ?

Eleni sortit de l'état de prostration dans lequel l'avait plongée la vision de la femme sacrifiée.

— Eleni Kokino, officier de police stagiaire. C'est moi qui ai pris l'appel au 17 la nuit passée.

— Et cela vous autorise à venir fouiner ? Vous avez besoin de votre ration de Grand Guignol, c'est ça ? Vous êtes satisfaite ?

Peretti s'exprimait sur un ton glacé, bombardant Eleni de remontrances bien senties. Il avait enfin trouvé quelqu'un sur qui passer ses nerfs. Une bleue, c'était parfait. Une débutante qui ne connaissait encore rien à l'univers de la police et en était restée aux légendes urbaines véhiculées par les séries télévisées à la noix. Mais on était dans la réalité, ici, pas sur Netflix. Eleni essuyait ces réprimandes sans piper mot. Elle se savait dans son tort ; de plus, ce n'était pas le moment de se mettre à dos le commandant en charge de l'affaire. Elle se contenta de le fixer de ses yeux noirs, attendant que le policier ait fini de lui passer un savon. Elle remarqua qu'il ressemblait un peu à l'acteur Jean Reno. Il était aussi grand que lui et aussi peu souriant. Un vrai cache-ta-joie. Le genre de flic qu'on n'aimerait pas avoir comme binôme. Heureusement, ce ne serait pas le cas pour elle. Un stagiaire ne pouvait pas accompagner un commandant de police dans ses enquêtes.

Peretti finit par se calmer. Il examina la fille. Pas mal. Encore jeune, mais pas trop. Type méditerranéen. On ne l'imaginait pas en flic. Trop féminine, bien qu'aujourd'hui il n'existait plus de critères de choix pour embrasser une carrière. Tout le monde pouvait devenir flic, ou militaire, ou pompier. La fameuse parité des sexes et la phobie de la ségrégation. Lui, il était d'une époque où c'était aux hommes de protéger les femmes. D'essayer en tout cas. Mais il suffisait d'un échec pour sentir le poids de la culpabilité peser sur ses épaules. Et ça, impossible de s'en débarrasser. Il en savait quelque chose. Cette sale histoire avec Sandra. Il n'avait pas été assez vigilant et elle l'avait payé de sa vie. Il ne pourrait jamais oublier son visage. Elle ressemblait un peu à cette fille, d'ailleurs. C'est peut-être à cause de ça qu'il s'était mis en rogne. Comme si l'occasion lui était enfin donnée d'engueuler Sandra d'être morte à cause de lui. Il reprit d'un ton plus doux :

— Qu'est-ce que vous avez dit tout à l'heure, au sujet de la double hache ?

— Le labrys est un symbole très ancien associé à la civilisation minoenne et aussi à la légende des Amazones. Aujourd'hui encore, en Grèce, il est utilisé comme signe de reconnaissance de certains groupes occultes se réclamant du pouvoir matriarcal et féminin.

Peretti hochait la tête, dubitatif.

— Comment vous savez tout ça ?

Eleni hésita un instant mais finit par répondre :

— J'étais guide touristique en Grèce avant de m'installer en France.

Peretti faillit éclater de rire. Une guide touristique qui voulait devenir flic ! Pourquoi pas une hôtesse de l'air, tant qu'on y était ? Le recrutement de la Police nationale laissait de plus en plus à désirer. Ces filles ne se rendaient pas compte des dangers auxquels elles s'exposaient. Il avait l'âge d'être le père de cette fliquette et s'il l'avait été pour de bon, il lui aurait interdit de s'engager dans cette voie. Elle ne l'aurait certainement pas écouté, les filles n'écoutent jamais. Du moins, c'est ce qu'il pensait car il n'avait jamais eu de fille. En tout cas, cette nana devait dégager en vitesse. Ce n'était pas un spectacle pour elle.

— Mademoiselle, je crois que plus rien ne vous retient ici. À moins que vous ne comptiez nous faire visiter les salles du Palais-Royal ? Mais je ne pense pas qu'elles seront ouvertes aujourd'hui.

Eleni comprit qu'il était inutile d'insister. Jean Reno la congédiait proprement, en se moquant d'elle de surcroît. Un vrai beauf. Elle tourna les talons et quitta la scène de crime sans un regard en arrière. De toute façon, elle en avait assez vu.

Quand elle se fut éloignée, le légiste fit remarquer à Peretti, suçotant toujours le tuyau de sa pipe :

— C'est plutôt judicieux ce qu'elle a dit, la petite.

Peretti balaya la remarque d'un geste agacé. Borrel avait raison, bien sûr, mais le commandant ne l'aurait admis pour rien au monde. Il était de trop mauvaise foi pour ça. Il n'en était pas fier, mais c'était sa façon de se protéger.